

« ELLES SONT TOMBÉES – ILS SONT RESTÉS DEBOUT »

Une installation numérique au service de la mémoire – et de l'oubli

A l'origine de cette œuvre, il y a un double choc : celui des attentats du 11 septembre 2001, ressenti, partagé, par des millions de personnes à travers le monde. Puis celui de la célébration du dixième anniversaire, le 11 septembre 2011, qui imposait de nouveau cette terrible force des images - les avions pénétrant dans les tours jumelles – sans qu'un travail de construction de l'histoire ne puisse être entrepris.

L'impression ressentie par beaucoup, lors de cet anniversaire, fut de revivre cet événement en boucle, comme s'il appartenait définitivement au présent, un présent éternel.

UN TEXTE CATHARTIQUE

Pour explorer ce sentiment, pour mieux le cerner, un texte fut dans un premier temps écrit, composé de six strophes en tercets de vers libres.

Un texte qui tenterait de mettre un nom sur ce sentiment, et qui surtout, tenterait de trouver une solution pour que cet événement glisse vers l'histoire et ne vienne plus hanter le présent. Une « solution » que les grecs appelaient « catharsis » : ce moment où une émotion produite par une œuvre d'art permet de purger les tensions accumulées. La catharsis est ce moment où l'être humain retrouve la liberté, se libérant de la fatalité.

Mais un texte peut-il intervenir sur la mémoire collective, forgée par des images. Des images si fortes, de par leur simplicité : tours droites plantées dans le ciel bleu, avions décrivant une trajectoire courbe, crash et boule de feu.

UNE INSTALLATION POUR PARLER AUX IMAGES

Beaucoup de textes ont été écrits sur les attentats du WTC, une pièce de musique a été créée par le grand musicien américain minimaliste Steve REICH.

Dès que les images sont projetées, les images de ces avions lancés comme des missiles, le traumatisme renaît : l'impression aussi d'assister à une préfiguration d'un siècle de barbarie, à côté duquel le XX^e siècle semblera un havre de paix.

Pour parler aux images, pour parvenir à combattre cette conjuration du pire, peut-être faudrait-il que le spectateur puisse se mettre en situation de choisir, lui-même, sa perception de l'événement.

C'est tout le sens d'une installation d'art numérique interactive : donner au spectateur la liberté de sa perception de l'œuvre. Mettre le spectateur au cœur de l'œuvre, non pas pour le perdre dans une immersion sensorielle, mais pour lui donner les moyens de comprendre.

L'HISTOIRE N'EST PAS UN JEU VIDEO

L'installation « Elles sont tombées – Ils sont restés debout » restitue l'enregistrement du texte effectué par huit personnes différentes. Chaque voix sort d'un haut-parleur différent. Le spectateur doit se rapprocher du haut-parleur pour écouter le texte. Quand on entre dans la pièce, ou quand on s'éloigne d'un haut-parleur, on entend un brouhaha, le chuchotement des âmes mortes.

Au centre de l'installation, trois écrans disposés en triangle isocèle reçoivent les images de trois vidéoprojecteurs.

Selon le haut-parleur choisi, le spectateur aura accès à une lecture particulière, et aura une vision singulière de la projection.

Une vision qui ne sera pas une réitération des images télévisées répétées en boucle, mais une vision du texte lui-même, devenu image.

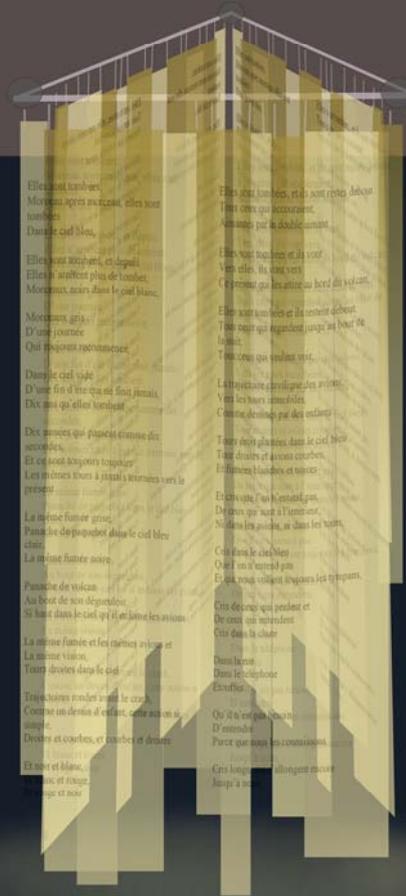
En substituant du texte aux images, en laissant au spectateur le choix de son enregistrement, le choix de sa voix, cette action de catharsis pourra-t-elle avoir lieu ? Non pas en plongeant le spectateur dans un spectacle immersif, mais au contraire en donnant de l'histoire une vision distanciée. La fascination des images, dès lors, serait déjouée.

L'installation – immense ambition – veut donner au spectateur les moyens de fabriquer de l'histoire, pour sortir enfin de la réitération de la fatalité.

« Voilà pourquoi

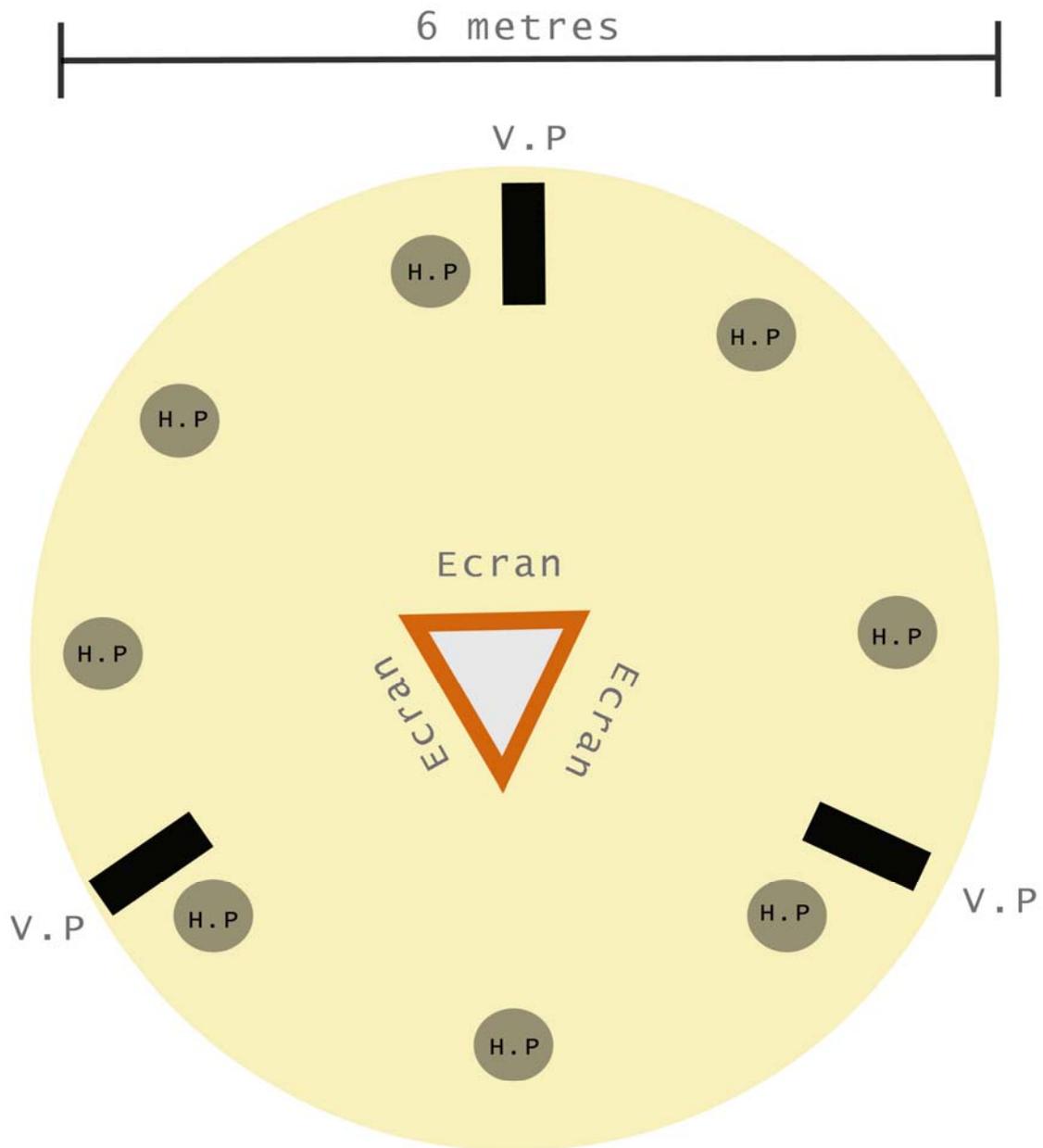
Il serait mieux de rester debout,
Voilà pourquoi il faudrait marquer une date
Et la ranger, la ranger dans l'oubli de la mémoire »

Xavier Malbreil

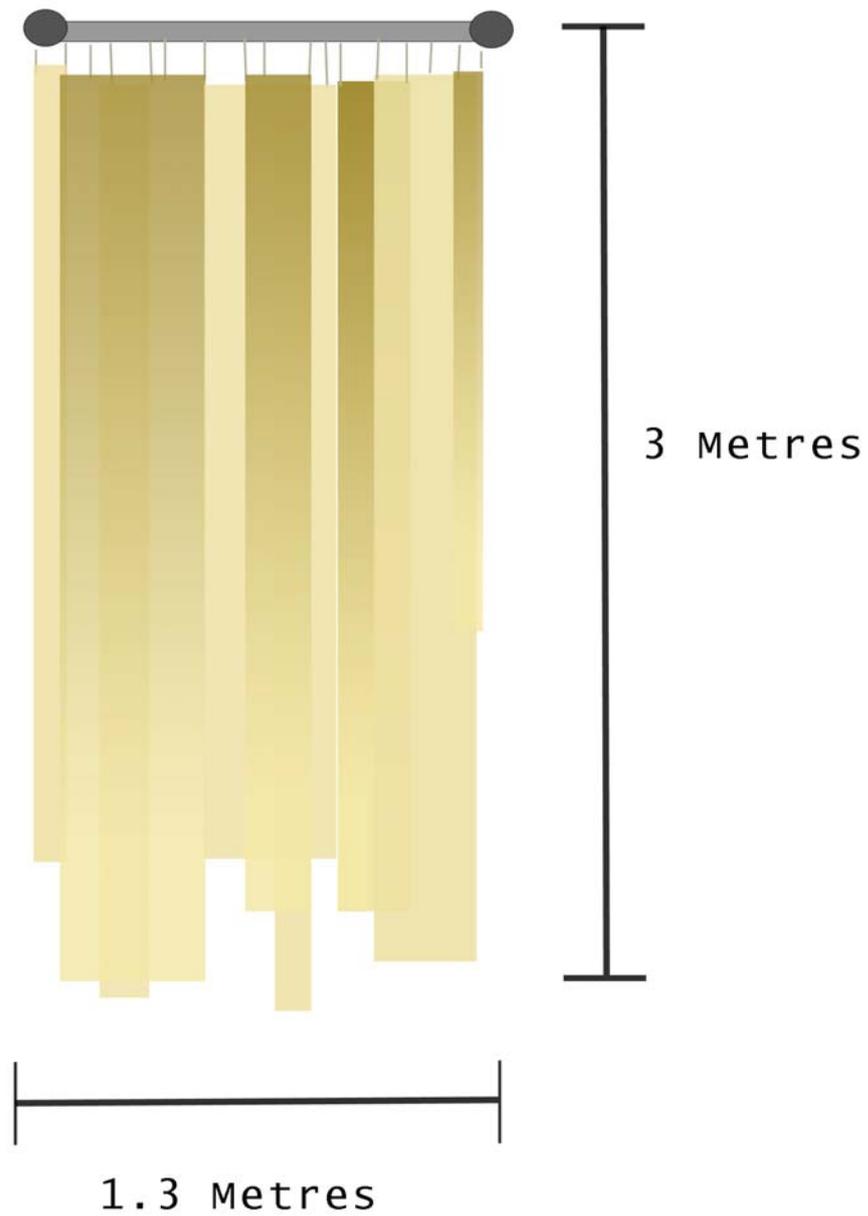


Une simulation de l'installation

vue de haut de l'installation



Vue d'un écran seul qui sera formé par plusieurs bandes



Texte de l'installation
« Elles sont tombées »

*Elles sont tombées
Et ils sont restés debout,
Les hommes aimantés*

Elles sont tombées,
Morceau après morceau, elles sont tombées
Dans le ciel bleu,

Elles sont tombées, et depuis
Elles n'arrêtent plus de tomber,
Morceaux noirs dans le ciel blanc,

Morceaux gris
D'une journée
Qui toujours recommence,

Dans le ciel vide
D'une fin d'été qui ne finit jamais,
Dix ans qu'elles tombent

Dix années qui passent comme dix secondes,
Et ce sont toujours toujours
Les mêmes tours à jamais tournées vers le présent

La même fumée grise,
Panache de paquebot dans le ciel bleu clair,
La même fumée noire

Panache de volcan
Au bout de son dégueuloir,
Si haut dans le ciel qu'il enfume les avions

La même fumée et les mêmes avions et
La même vision,
Tours droites dans le ciel

Trajectoires rondes avant le crash,
Comme un dessin d'enfant, cette action si simple,
Droites et courbes, et courbes et droites

Et noir et blanc,
Et blanc et rouge,
Et rouge et noir

Elles sont tombées, et ils sont restés debout
Tous ceux qui accouraient,
Aimantés par le double aimant

Elles sont tombées et ils vont
Vers elles, ils vont vers
Ce présent qui les attire au bord du volcan,

Elles sont tombées et ils restent debout,
Tous ceux qui regardent jusqu'au bout de la nuit,
Tous ceux qui veulent voir,

La trajectoire curviligne des avions,
Vers les tours immobiles,
Comme dessinés par des enfants

Tours droit plantées dans le ciel bleu
Tour droites et avions courbes,
Et fumées blanches et noires

Et cris que l'on n'entend pas,
De ceux qui sont à l'intérieur,
Ni dans les avions, ni dans les tours,

Cris dans le ciel bleu
Que l'on n'entend pas
Et qui nous vrillent toujours les tympanes,

Cris de ceux qui perdent et
De ceux qui entendent
Cris dans la chute

Dans la rue
Dans le téléphone
Etouffés

Qu'il n'est pas besoin
D'entendre
Parce que nous les connaissons,

Cris longs, qui s'allongent encore
Jusqu'à nous,
C'était il y a dix ans, dix secondes,

Cette action qui n'en finit jamais, elle
Etend ses bras dans le présent,
Et fait de tout moment le présent de cette action

III

Elles sont tombées dans le présent,
Ces formes primaires,
Ces couleurs pures, ces lignes simples,

Cette action claire et si compliquée,
Dont nul ne peut se défaire,
Dont personne ne peut rien oublier,

Car il est unique et simple,
Ce geste, un seul, jamais vu auparavant,
De la baleine aérienne motorisée aimantée par l'aimant de verre et d'acier,

Un geste qui ne peut pas s'oublier
Et qui revient, revient,
Quand il faudrait le ranger dans le passé,

L'enfermer dans un livre
Le stocker dans un cahier numérique
L'archiver pour nos arrière-arrière-arrière-petits-petits-petits-enfants,

Et ne plus le revivre,
Revivre,
Ces tours droites et ces lignes courbes,

Cette attraction, attirance pour le vide,
Il faudrait les comprendre,
Et un jour, les chasser de notre regard,

Mais c'est au contraire que
Tout ne s'oublie pas quand les choses sont si simples,
Haines droites et haines courbes et haines droites et courbes,

D'un tissu de mots écrits
De gauche à droite
Ou de droite à gauche,

D'une idée volant au ciel
Dans l'esprit de ceux qui la servent
Et s'en servent

D'une idée parmi tant d'autres
Et qui a si bien servi
Si simple, si simple

IV

Elles sont tombées et ils vont rester debout,
Ceux qui regardent et qui
Comprennent que la haine est passée par là,

Et qu'il faudra si longtemps
Pour s'en défaire,
Si longtemps pour se défaire des choses simples,

Sigle noir sur rond blanc,
Entouré de rouge,
Signe brisé d'un soleil bafoué,

Ciel bleu et panache blanc,
Fumée noire et camions rouges,
Sirènes hurlantes,

Comme dans les symphonies d'Edgar Varèse,
Sirènes qui ne s'oublient pas,
Aussi aiguës que le cœur d'une grenade,

Aussi muettes que les corps à l'écran
De douleur
Pulvérisés

Et quand nous voyons et revoyons cela
Dans ce temps comprimé
Où le verbe s'incarne dans le son,

Où les idées
Flottent en une brume épaisse
Nous comprenons cette confusion

Passé
Et présent
Et futur

Tous réunis en un même point
Tous si concentrés qu'ils
S'effondrent sur nous,

Fissurent les rues,
S'enfoncent dans nos yeux,
Remplissent nos disques durs

Les trois temps effondrés
Passé présent futur
Unis en ce présent qui ne cesse pas

La lumière elle-même
Pulvérisée en photons de sang,
Les formes disparues

Chairs donnant place aux os
Civilités laissées à barbarie
Volumes et plans disparus dans la ligne

V

Elles sont tombées, les clameurs,
Et ils vont rester debout,
Les signes brisés,

Le blanc et le rouge,
Le rouge et le noir,
Le noir et le transparent,

Tous désunis,
Dans un dessin inextricable,
Lignes tranchantes,

Poutrelles désassemblées comme un drapeau,
Messages chuchotés de la conspiration
Tours jumelles de l'unité,

Et ils vont rester par terre,
Les mots,
Lettres écarquillées dans le ruisseau

Bâtons et croches confondus,
Mélangées comme une pelote emmêlée
Droites et courbes chiffonnées,

Les temps de la conjugaison
Empilés comme les étages effondrés,
Les connecteurs logiques désassemblés,

Les signes de ponctuation,
Morceaux noirs tombant dans le ciel bleu,
Eclats vides dans le ciel blanc,

Toutes langues confondues,
Toutes disant pourtant une seule chose
Ici est la désunion, ici est

Faillite du verbe,
Doute sur toute raison
Abandon

Ici est la poussière d'amiante
Le résidu de fer,
La prison de verre feuilleté,

Ici est le début d'un millénaire
Et la fin d'un siècle,
Unis dans un même chaos

Ici est la toujours recommencée
Fable de l'unique
Qui tue et alimente la haine, indéfiniment

Ici est le désarroi
Ici est la détresse
Ici est le désespoir

VI

Elles sont tombées dans la gravité,
Puis remontées tout en haut,
Remontées pour mieux retomber,

Restant accrochées dans l'entre-deux,
Restant en suspension
Quand il faudrait qu'elles tombent ou qu'elles ne tombent pas,

Restant suspendues
Dans notre regard,
Résistant à tout clignement,

Et eux, et nous, tous
Restant debout
Parce qu'ils allaient voir

Ils sont tous restés debout
Parce qu'ils voulaient savoir
Pourquoi et comment

Et quand cela finira
Et quand il sera dit
C'est fini,

C'est fini et l'infini
N'est que dans le rythme de la saison
Voilà pourquoi

Il serait mieux de rester debout,
Voilà pourquoi il faudrait marquer une date

Et la ranger, la ranger dans l'oubli de la mémoire

Et dire que l'infini n'est
Que dans la saison,
Et plus dans la raison

Mais marquer le caillou unique
Par la bizarrerie de ses veines
Et l'ériger en petite divinité

Et le cachalot si complexe
Pour aller tout au fond
Sans exploser

Et les fourmis qui toutes
Unies deviennent un seul
Corps

Et les bêtes inconnues,
Qui n'attendent pas qu'on les nomme
Mais nous donnent encore bienveillance

Et le temps qui passe
Comme grains de sable empilés
Se tenant droit, malgré tout.

22 avril 2012